

## Steinway numéro 97 631

L'article s'étalait sur une page de l'édition du 25 mars 2014 de Ouest-Aven : « Un piano à queue de marque Steinway a été retrouvé hier matin, au sommet de la falaise à Plogoff dans le Finistère. Posé là, sur la lande rase balayée par le vent, dans un des plus beaux sites de Bretagne, il demeure un véritable mystère pour les promeneurs... »

En versant le thé bouillant dans sa tasse, Manea lisait d'un œil le journal. Le gros titre ne manquait pas d'intrigue : un instrument de musique si coûteux et si massif, arrivé dans cet espace naturel difficile d'accès, on ne sait par quel moyen... C'était une histoire digne d'un roman de suspense de grande envergure.

C'était la raison qui avait motivé son rédacteur en chef, la veille, à l'envoyer enquêter sur le « piano mystérieux » lorsqu'il avait appris la nouvelle par téléphone, tôt le matin. Manea ne voyait pas d'un bon œil cette mission. Son emploi de journaliste pour une revue musicale ne faisait pas d'elle une grande reporter, et elle ne voyait pas vraiment ce qu'elle pourrait amener d'intéressant de ce déplacement.

Toujours est-il qu'elle avait dû abandonner là- non sans mauvaise volonté- son article en cours sur le nouveau groupe de musique pop à la mode pour se rendre en voiture à Plogoff. La journaliste n'était pas revenue dans cet endroit depuis ses dernières vacances, qui avaient scellé la fin de sa précédente histoire d'amour.

En parcourant le chemin qui la menait au sommet de la falaise, Manea reçut en plein visage les embruns marins auxquels étaient mêlées de douces notes de musique. Au fur et à mesure qu'elle progressait, elle crut reconnaître un morceau de Chilly Gonzales, compositeur qu'elle affectionnait particulièrement. Ne sachant pourquoi, elle se mit à courir.

Enfin arrivée au point culminant du roc, essoufflée, la jeune femme surprit une petite assemblée composée d'une douzaine de personnes, d'âge moyen, enveloppées dans des couvertures épaisses et assises en rond autour du piano. Certains tenaient dans la main des thermos. En arrière-plan se déroulait l'étendue bleu profond de la mer, plutôt calme ce jour. Une fine écume dessinait des dentelles à sa surface, éclairée par le soleil timide de ce début de printemps.

Personne ne bougeait. Personne ne parlait. Manea décida de s'approcher du petit groupe afin de

savoir de quoi il retournait. Arrivée à la hauteur de l'un des participants, elle voulu briser le silence, mais son souffle se coupa lorsque le jeune homme se poussa pour lui laisser place dans le cercle. Il lui tendit un gobelet rempli de thé vert bien chaud. La journaliste comprit qu'il n'était pas temps de parler, mais d'écouter. Elle prit place et se laissa aller à fermer les yeux, en écoutant le morceau qu'elle avait maintenant identifié. Elle but son breuvage en se laissant bercer par le son de la marée mêlé à celui des notes, sans savoir distinguer l'un de l'autre à certains moments. Tous ses sens en éveil, Manea découvrit pour la première fois que dans son esprit, le son produit par le creux de la vague était étrangement similaire à celui émis par le pianiste qui presse délicatement sa touche : une vibration douce, tendre, comme suspendue.

L'arrivée d'autres journalistes sortit Manea de cette harmonie. Leur irruption la ramena à la raison de sa présence sur les lieux : faire son travail. Elle prit la décision d'imiter ses confrères et de prendre des photos elle aussi. Plus tard, le jeune homme qui lui avait tendu le gobelet lui expliqua qu'ils étaient un cercle de musiciens passionnés, tous inscrits au conservatoire. Un parent de l'un d'entre eux avait vu le piano tôt ce matin là lors de sa promenade, avait tout de suite prévenu le groupe d'amis, et ils avaient saisi leur chance de jouer sur cet instrument mythique dans ce lieu magique. Ce n'étaient donc pas eux qui avaient acheminé les 500 kilo de ce quart de queue tout en haut de la falaise. Mais ils étaient d'accord pour le reprendre, au cas où personne n'en revendiquerait la propriété.

Les interview allaient bon train, les caméras étaient toutes alignées, chacun voulait son image, cherchant la mise en scène la plus poétique. Vers 10 heures, Manea commençait à se dire qu'elle n'avait plus rien à faire là. Elle avait recueilli suffisamment de témoignages et pris assez de clichés pour produire un article honorable.

C'est au moment où elle remballait son matériel qu'arriva Joseph Lefahaler, le maire de Plogoff et élu de la communauté de communes Cap-Sizun Pointe du raz , accompagné de Louis Chétif, le directeur des services techniques de la ville. Les deux officiels s'étaient déplacés pour observer d'eux même la situation. Ils scrutèrent tout d'abord avec attention l'instrument, qu'ils trouvèrent, bien que n'y connaissant rien, de très bonne facture. Très vite, les considérations administratives prirent le pas : avait-on le droit de laisser traîner un piano sur l'espace public ? Si non, qui avait la responsabilité de procéder à l'enlèvement ? Comment en retrouver le propriétaire ? Joseph Lefahaler, comme à son habitude, ponctuait ses paroles de grands gestes théâtraux. La présence des journalistes accentuait sans doute sa propension à l'exagération. Il fut finalement décidé que pour la sécurité des promeneurs, ce piano devait être rapidement évacué du site par les services techniques de la ville. Cependant, on préviendrait auparavant la police municipale pour qu'une enquête soit

diligentée afin de retrouver le propriétaire de l'instrument incriminé. Le maire offrit aux caméras un discours éloquent, déplorant « le manque de responsabilité de certains citoyens » et mettant en exergue « la rapidité d'intervention des services techniques, sans qui notre commune ne pourrait fonctionner correctement. », avant de quitter les lieux.

Un court laps de temps s'écoula avant que retentissent au loin les sirènes du véhicule de police municipale. Une équipe avait visiblement été dépêchée en urgence pour mener les investigations demandées par le maire. On vit arriver au sommet de la colline un duo composé d'un policier d'une cinquantaine d'années, ramassé, et arborant une impressionnante moustache, et d'un agent plus jeune, athlétique et au menton volontaire. Ils se présentèrent comme Eric Bourdier et Franck Péquichon. Sans plus tarder, ils prirent possession des lieux en éloignant les curieux et les journalistes pour commencer leurs recherches.

Eric décida pour commencer de soupeser l'instrument, afin de se rendre compte de son poids. Bien que petit, l'agent possédait une force impressionnante et réussit à soulever de quelques centimètres ce piano d'une demi tonne. Il en conclut, très finement, que la personne qui l'avait amené jusque là n'avait pas pu agir seule. Franck nota donc dans le rapport qu'on avait sans nul doute affaire à deux individus, voire plus. L'aîné des policiers donna une nouvelle orientation à l'enquête :

« -Pour trouver qui a amené ce piano ici, je pense qu'il faut d'abord en comprendre le mobile. Comme pour un crime, je suppose.

– Très bonne idée ! Lui répondit Franck, impressionné par la sagesse et la capacité d'adaptation de son mentor. Aucune procédure ne correspondait à ce type d'enquête, c'est pourquoi le jeune agent se sentait quelque peu désemparé dans cette situation.

- Fouillons d'abord les alentours à la recherche d'un indice, ordonna la tête pensante de l'équipe. J'espère que les civils qui étaient sur place n'ont rien déplacé ! »

Méthodiquement, les deux gardiens de la paix passèrent au peigne fin le périmètre qu'ils avaient auparavant défini, à la recherche du moindre mégot de cigarette qui pût orienter leurs recherches.

La presse était aux anges, et s'empressa de mitrailler la scène. On les appellerait sans doute dans les journaux du lendemain les « Sherlock et Watson du piano mystérieux ».

Revenus bredouilles à leur point de départ, les deux hommes décidèrent de faire une pause. Ils s'allumèrent tous deux une cigarette et se placèrent face à l'immense étendue de la mer, pour profiter

de ce calme. Leur conversation tournait autour du temps qu'il faisait, des jours plus doux qui allaient revenir, quand soudain, le regard de l'agent Franck s'illumina d'une manière inhabituelle. Les sourcils levés, les yeux grands ouverts, son visage portait désormais une expression d'étonnement.

– Que se passe-t-il?, s'enquit Eric.

– Je pense que j'ai une idée. On est sur le plus beau site du coin. Y'a un piano là tout seul. Quelqu'un a dû le mettre là pour en jouer, n'est-ce pas ? Mais cette personne n'est plus là. Or, que fait-on au sommet d'une falaise en général ?

Devant l'expression neutre de son collègue, Franck décida de l'orienter, en faisant chuter au sol son mégot tout en émettant un petit sifflement.

– Tu crois qu'il a sauté ? Demanda, Eric, incrédule.

La réponse du jeune agent tenait la route :

– Pour moi, ça ressemble bien à ce qu'on appelle un chant du cygne. Le gars est désespéré, il fait monter le piano ici, joue une dernière fois pour dire adieu à la vie.

Un frisson parcourut les deux hommes lorsqu'ils se penchèrent au dessus du vide pour imaginer la fin brutale du pianiste mystérieux. D'un commun accord, ils décidèrent que l'enquête devrait se poursuivre au commissariat devant un ordinateur, à éplucher les signalements de disparitions de musiciens. Epuisés par ces deux heures au grand air, les agents ne rechigneraient pas non plus à retrouver la chaleur des locaux de police municipale, leur repas bien chaud et leur tasse de café.

-Dommage que ce piano ne puisse pas parler... Un témoin muet, c'est tout de même moins pratique, lança Eric, avant de regagner le sentier qui menait au parking.

Mais l'agent de police ne soupçonnait pas que l'instrument pouvait en effet raconter son histoire. Il ignorait qu'en soulevant le couvercle et en regardant sur le cadran métallique, derrière le clavier et entre les marteaux, il aurait pu trouver le numéro de série de ce piano, et que le quart de queue était bien plus loquace qu'on aurait pu le croire. Toute son histoire était contenue dans ce nombre à cinq chiffres : 97 631. Commandé en 1897 pour un riche industriel allemand, il lui avait fallu pas moins de trois ans pour sortir flambant neuf de l'usine Steinway & Sons d'Hambourg. Il avait ensuite été livré à Dresde, et installé dans un somptueux salon de style art nouveau. En face de lui, un vitrail

très travaillé, par lequel il pouvait observer la rue, laissait entrer la lumière matinale. Autour de lui avaient pris place un guéridon au bois noble et au placage impeccable, portant un vase aux fleurs toujours fraîches, et une bibliothèque contenant les ouvrages les plus passionnants : Platon, Heidegger, Goethe, Heine, et même un exemplaire du livre du très prometteur Thomas Mann. Ses premières années glissèrent doucement dans cette vie de luxe, entre réceptions grandioses et leçons de l'après-midi. Il développa ainsi la première relation passionnelle de sa vie, en étant le professeur de Sonja, la fille de son propriétaire. Il avait rechigné dans un premier temps à subir ses gammes maladroites et hésitantes, mais avait rapidement décelé en elle une passion et un talent hors du commun. En quelques années, Sonja devint une célèbre concertiste. A la mort de son père, elle décida de déménager en France, et emporta bien sûr avec elle son vieil ami. Le voyage fut assez pénible, calé dans un camion entre une table et un buffet bien peu sympathiques, le Steinway numéro 97 631 avait passé un moment très inconfortable. Puis ce fut Paris. Sonja, auparavant jeune fille rangée et sérieuse, devint une jeune femme qui désirait profiter des multiples plaisirs de la vie. Elle commença à fréquenter du monde, devint une coquette à la mode parisienne, et délaissa un peu son instrument fétiche. « La ville-lumière lui fait tourner la tête », pensait avec réprobation le piano désormais presque muet. Puis un soir, ce fut la rupture. Sonja avait invité à dîner son bon ami du moment. Ce monsieur était le propriétaire d'un des tout premiers « piano-bar » de Paris. Après avoir passé une partie de la soirée à s'extasier sur l'instrument, il avait demandé à Sonja la permission d'en jouer un peu. « Formidable ! », s'était-il écrié, ayant tiré quelques notes justes du clavier. « Puisqu'il te plaît tant, ce bon vieux piano, avait déclaré Sonja, je te le donne ; à condition que tu t'intéresses un peu à moi maintenant. », tout en gratifiant l'homme d'une moue peu équivoque... C'est ainsi qu'il changea pour la première fois de propriétaire.

Satisfaits des conclusions provisoires de l'enquête, les journalistes décidèrent de lever le camp. Ils avaient juste le temps de déjeuner avant de se rendre à l'inauguration de l'exposition « Baie d'Audierne : 100 ans de paysages », à laquelle toute la presse locale était conviée. Tous avaient hâte de découvrir cette rétrospective photographique dédiée à leur région, d'autant plus qu'on leur avait soufflé que certaines photographies, trouvées dans des collections de particuliers, étaient époustouflantes, notamment celles prises lors de la tempête de 1979.

Manea, elle, n'avait pas vraiment envie de quitter ce lieu magique. Elle voulait profiter de ces derniers instants de grain de folie, le piano encore au sommet de la falaise, avant que les services municipaux ne viennent retirer cette « anomalie » du paysage. Le jeune homme au gobelet, qu'elle connaissait désormais sous le nom de Lucas, passa à ce moment là devant elle et lui lança un petit

clin d'oeil malicieux. Cela interpela Manea qui balaya la lande des yeux. Elle décela chez les musiciens une agitation un peu étrange... Aurait-elle manqué quelque-chose, toute occupée qu'elle était à faire son travail de journaliste ? Elle interrogea Lucas du regard. Il s'approcha d'elle, et lui expliqua la raison de cette excitation ambiante. Le petit groupe était si enthousiasmé par la présence de cet instrument exceptionnel dans ce cadre à couper le souffle, qu'ils avaient décidé d'organiser au pied levé un événement convivial autour du piano. Des invitations avaient été lancées à tous leurs contacts via les réseaux sociaux, pour se rassembler autour d'un pique-nique « piano-bar » au sommet de la falaise. Ils ne savaient pas combien de monde allait venir, mais avaient déjà la certitude qu'une trentaine de personnes seraient présentes.

Effectivement, les participants au repas ne tardèrent pas à entrer en scène. Manea observa l'arrivée de groupes d'amis, de couples, de familles ; un peintre vint même installer son chevalet afin d'immortaliser la scène. Tout ce petit monde s'était réuni et installé sur de grandes nappes. Chacun avait apporté un plat à manger, et tous partageaient volontiers leur cuisine. Mais bien loin d'une trentaine de participants, c'est plus de cent personnes qui se présentèrent. Cet événement improvisé avait pris une ampleur grandiose.

Pendant tout le repas, les pianistes se relayèrent pour offrir au pique-niqueurs présents un concert continu.

Le public et le piano eurent un moment d'émotion lorsqu'un petit garçon, débutant mais doué, osa jouer seul la « lettre à Elise » devant la foule. Ses parents le regardèrent avec tant de fierté et de tendresse que Manea ne put s'empêcher de s'émouvoir. L'instrument, quant à lui, fut ramené aux débuts de son histoire avec la petite Sonja, son toucher peu assuré, mais son ardeur à apprendre... C'est tout cela qu'il ressentit à nouveau à travers les mains timides du garçonnet. Mais le pianiste suivant entama la Gymnopedie d'Erik Satie, et les sentiments de l'instruments à corde devinrent mélancoliques. Il se souvint du déchirement d'avoir été séparé de Sonja, et de l'ennui qu'il ressentit les premiers temps dans l'établissement où il avait atterri. Les soirées seul, à observer des hommes tristes et ternes devant leur verre d'alcool lui revinrent en mémoire. Heureusement, cette période bien morne ne dura pas longtemps. La grande période du jazz arriva en France et ce fut pour l'instrument à cordes frappées un véritable feu d'artifice. Cette salle où il s'était tant ennuyé devint « le Bricktop 's ». C'est là qu'il fit la rencontre de Duke Ellington, Fats Waller, Sidney Bechet, Django Reinhardt... Tous ces monuments du jazz lui avaient donné une seconde jeunesse, échauffant ses touches et dépoussiérant ses cordes. Il se remémora le public en liesse chaque soir, la joie qui régnait dans le club, les gens qui dansaient partout... Pour se donner du baume au cœur, le piano avait entonné « Your feet's too big » de Fats Waller, ce qui eut sur l'auditoire le même effet

qu'à l'époque : certains se levèrent et se mirent à danser.

L'étonnement des employés des services municipaux de la ville fut grand lorsqu'ils virent l'attroupement au sommet de la falaise. On leur avait parlé d'un piano, mais pas d'une fête... Ils fendirent timidement la foule, pour aller demander poliment au pianiste assis sur le tabouret de bien vouloir se lever afin qu'ils puissent déplacer l'instrument. Tous s'étaient tus, comme pour conférer à ce moment un caractère solennel. Avec la spontanéité et la naïveté qui caractérise les enfants, le petit garçon de la « lettre à Elise » se leva et demande : « Pourquoi emmenez-vous notre piano ? » Il n'en fallait pas plus pour déclencher une véritable révolte. Plusieurs pique-niqueurs s'approchèrent des quatre hommes de l'équipe technique. L'un lança : « C'est vrai ça, c'est le notre et il est bien ici. », un autre « Vous allez en faire quoi de toutes façons ? », et bientôt, on n'entendit plus qu'un brouhaha incessant. Manea se félicita de ne pas avoir quitté les lieux en même temps que ses collègues. Elle vivait un moment intense et passionnant, et avait oublié depuis longtemps son article en cours- qu'elle avait pourtant quitté à contre-cœur le matin même. Devant l'attroupement formé, les agents de la ville arguèrent que l'enlèvement avait été ordonné par le maire, mais durent battre en retraite devant le nombre de mécontents qui les houspillaient.

Le Steinway ressentit cet épisode comme un véritable triomphe. Non seulement il n'était pas encore trop rouillé, mais mieux, on le réclamait à cors et à cris ! Lucas, un des musiciens, prit place devant lui, mais eut un moment d'hésitation avant de choisir la pièce qu'il allait jouer. L'instrument aurait aimé l'aider en racontant la suite de son histoire, mais malheureusement, pour lui tout était flou après la période jazz. Ses souvenirs étaient aussi vaporeux et insaisissables que les embruns qu'il ressentait sur son couvercle. Lucas opta donc pour un thème contemporain de Yann Tiersen, et le piano se laissa guider...

L'après-midi se termina en musique, et aux familles succédèrent les musiciens un peu fêtards qui apportèrent leurs instruments avec eux. Le Steinway numéro 97 631 eut dont le plaisir immense de jouer à nouveau accompagné d'un orchestre. Il redécouvrit les vibrations profondes de la contrebasse, le son envoûtant de la clarinette, et rencontra pour la première fois une drôle de percussion appelée « cajon ». Les festivités se poursuivirent jusque tard dans la nuit, à la lueur des lampes de poche, des bougies et des téléphones portables. Manea oublia son métier de journaliste et profita de cette apothéose qui clôturait une journée exceptionnelle.

Ce matin là donc, en lisant le texte de l'article de Ouest-Aven, Manea s'imaginait ce qu'elle allait

écrire. Elle ne savait pas comment décrire au mieux l'ambiance de ce moment incroyable. Son papier parlerait sans doute de Lucas et du groupe de musiciens, du pique-nique improvisé, du jeune garçon courageux, du peintre qui avait immortalisé la scène... Mais il expliquerait surtout que la musique se savoure mieux au sommet d'une falaise, qu'il faut toujours garder les oreilles et le cœur ouverts pour se laisser surprendre. La jeune femme avait retrouvé la veille une passion pour la musique et pour la vie qu'elle avait un peu égarée ces derniers temps, et c'est cela qu'elle voulait partager avec ses lecteurs.

Après avoir écrit son article, Manea apprit que les services techniques n'avaient pas retrouvé le piano au sommet de la falaise. On ne sut ni qui l'avait déposé, ni qui l'avait repris.